

Biblioteka
U. M. K.
Toruń

174642

LA
SOUVERAINETÉ MOSCOVITE
ET
LA POLOGNE CATHOLIQUE

DISCOURS

prononcé en l'église de la Madeleine

LE JEUDI SAINT 9 AVRIL 1868

EN FAVEUR DE LA

CONFÉRENCE POLONAISE DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Par le R. P. LESCŒUR

PRÊTRE DE L'ORATOIRE.

Se vend 1 franc au profit des pauvres soutenus par la Conférence polonaise

PARIS

VICTOR PALMÉ

LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, rue de Grenelle-St-Germain.

JOSEPH ALBANEL

LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, rue de Tournon.

1868

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT

ON THE

MEASUREMENT OF

THE

CONSTANT OF

THE

UNION

BY

1925

BY

W. H. KROGER

AND

W. H. KROGER

AND

W. H. KROGER

1925

LA SOUVERAINETÉ MOSCOVITE

ET

LA POLOGNE CATHOLIQUE.

PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.



LA
SOVERAINETÉ MOSCOVITE
ET
LA POLOGNE CATHOLIQUE

DISCOURS

prononcé en l'église de la Madeleine

LE JEUDI SAINT 9 AVRIL 1868

EN FAVEUR DE LA

CONFÉRENCE POLONAISE DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Par le R. P. LESCŒUR

PRÊTRE DE L'ORATOIRE.

Se vend 1 franc au profit des pauvres soutenus par la Conférence polonaise

PARIS

VICTOR PALMÉ

LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, rue de Grenelle-St-Germain.

JOSEPH ALBANEL

LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, rue de Tournon.

1868

LA SOUVERAINETÉ MOSCOVITE

ET

LA POLOGNE CATHOLIQUE

Potestas... Dei minister est in bonum.

Le prince est le ministre de Dieu pour le bien de ses sujets. (Rom., XIII, 4.)

Telle est la gloire essentielle de la souveraineté : elle représente Dieu sur la terre ; le prince est le ministre de Dieu pour le bien de ses sujets. De même que Dieu, en courbant tous les fronts sous une autorité à laquelle nul n'a le droit de résister, sait rendre l'obéissance aussi douce qu'elle est nécessaire, par les bienfaits visibles que sa providence en fait sortir pour le bonheur des hommes ; de même qu'il a pu dire de lui-même, par la bouche de son Fils bien-aimé : *Mon joug est doux et mon fardeau léger* (1) ; ainsi, dans la société chrétienne, les princes ont appris, de Jésus-Christ même, à se considérer non pas tant comme les maîtres que comme les serviteurs volontaires de

(1) *Jugum meum suave est et onus meum leve.* (Matth., XI, 30.)

leurs peuples et les instruments de leur félicité : *Quicumque voluerit in vobis primus esse erit omnium servus* (1). Aussi, plus une souveraineté imite celle de Dieu, plus elle est utile aux hommes, plus elle affirme son droit par ses bienfaits, plus elle est aimée ; et telle est la conséquence bienheureuse qui accompagne la réalisation sur la terre de la maxime dans laquelle saint Paul a résumé tous les devoirs de la souveraineté chrétienne : *Minister Dei est in bonum* : « Le prince est le ministre de Dieu pour le bien des hommes. »

Mais quels sont les biens que Dieu destine aux hommes, dans cette vie terrestre, et dont il a voulu que les pouvoirs humains fussent les dispensateurs ?

Rien de ce qui est humain, a dit le poète antique, *ne reste étranger à aucun homme*. A plus forte raison, mes frères, rien de ce qui fait du bien aux hommes ne saurait rester étranger aux sollicitudes d'un pouvoir constitué pour le bien des hommes ; et, pour commencer par le plus bas degré, il y a, d'abord, le pain quotidien, le bien matériel, celui qui regarde les corps, celui que tout chrétien recommande à Dieu dans sa prière de chaque jour : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* ; celui dont l'Esprit-Saint a commis le soin à la vigilance du prince par ces paroles du livre des Proverbes : *Rex justus erigit terram* : « Le roi juste fait prospérer son Etat (2). »

Il y a, en second lieu, le soin des esprits, la culture intellectuelle ; *Vir sapiens plebem suam erudit* : « Un sage

(1) Marc, x, 44.

(2) Prov., XXIX, 4.

monarque veille à l'instruction de son peuple (1). »
A ce soin des esprits se joint la culture morale : *Voluntas regum labia justa; qui recte loquitur diligetur.*
« Les lèvres justes sont les délices des rois; celui qui parle dans l'équité sera aimé d'eux (2). »

Enfin il faut monter plus haut encore, et, bien que les puissances de la terre n'aient reçu aucun pouvoir direct sur les choses qui tiennent au culte divin, c'est leur devoir, comme c'est leur honneur, de veiller à la garde du sanctuaire, afin d'en assurer la liberté et d'en maintenir les droits, et l'Esprit-Saint, comme pour faire entendre à tous les princes que la religion est le plus solide appui de leur pouvoir, leur attribue la gloire d'être toujours les premiers et les plus fermes ennemis de l'impiété : *dissipat impios rex sapiens* (3).

En un mot, soit directement soit indirectement, tous les biens auxquels les peuples ont droit d'aspirer dans leur pèlerinage sur la terre, dépendent en quelque chose du souverain que la providence leur a donné, et, pour parler encore comme l'Esprit-Saint, « Le Prince qui est assis sur le trône de la justice dissipe tout mal au feu de son regard : » *Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo* (4).

Ce sont ces pensées, mes frères, toutes puisées dans l'Écriture, dans ce livre sacré qui environne la souveraineté de tant d'honneur et lui fait un trône inviolable dans la conscience des peuples, ce sont ces

(1) Eccli., xxxvii, 26.

(2) Prov., xvi, 43.

(3) Prov., xx, 26.

(4) Prov., xx, 8.

pensées qui viennent d'elles-mêmes à l'esprit du prêtre de Dieu, étranger par état comme par goût aux préoccupations de la politique, lorsque, des régions de l'idéal chrétien où il aime à vivre, il est amené, par quelque appel de la charité, à abaisser ses regards sur cette société européenne, où les peuples, tous formés par l'Évangile, sont en droit d'attendre des souverainetés chrétiennes le solide appui de leur prospérité. Ce sont ces pensées qui s'emparent de moi invinciblement, quand je regarde ce peuple infortuné qui a envoyé ses enfants sur tous les chemins de l'exil, qui a des membres pauvres et délaissés dans toutes les capitales de l'Europe et au delà, et pour lesquels je viens aujourd'hui tendre la main, et demander une aumône qui ne me sera pas refusée.

Je ne veux pas revenir, une fois de plus, sur les causes de ce fait étrange et douloureux dans notre Europe chrétienne : un peuple libre pendant mille ans, et maintenant possédé par un autre peuple plus jeune que lui ; un peuple gouverné, administré par un souverain qui ne parle pas sa langue, qui ne professe pas sa religion, qui est le représentant d'une civilisation, jusqu'ici du moins, manifestement inférieure à la sienne. Je veux admettre sans discussion, avec Bossuet, que la conquête la plus inique a pu finir par fonder un pouvoir légitime en ce sens, du moins, comme s'exprime le grand évêque, « que ce droit de conquête, qui a commencé par la « force, se réduit peu à peu au droit commun et « naturel, du consentement des peuples et par la pos-

« session paisible ; que la conquête peut être suivie
« d'un acquiescement tacite des peuples soumis,
« qu'on avait accoutumés à l'obéissance *par un trai-*
« *tement honnête*, ou qu'il peut intervenir quelque
« accord (1). »

Quelqu'une de ces suppositions s'est-elle réalisée en faveur de la Pologne ? Je ne veux pas l'examiner. Mais, me fondant sur le texte de saint Paul qui doit former toute la trame de ce discours : « *le prince est le ministre de Dieu pour le bien des sujets*, » à ce pouvoir qui se dit légitime, soit en vertu de la conquête, soit en vertu des traités, j'ai le droit de demander ce qu'il fait pour le bien de ses sujets et en quoi il se montre sur la terre le représentant de Dieu, ce qui est l'attribut essentiel de la souveraineté chrétienne. Ce droit me sera d'autant plus facilement concédé que, si j'ai appris de saint Paul que toute puissance vient de Dieu, et qu'il faut aborder avec respect tout ce qui touche à ces questions redoutables, je suis en même temps le sujet soumis de l'Église catholique, c'est-à-dire de ce grand empire des âmes dont le chef — de tous les souverains le plus légitime — vient de protester à la face du monde entier, lui, l'ami nécessaire et le soutien perpétuel de tous les pouvoirs légitimes et l'ennemi de toutes les révolutions, contre les attentats dont la nation polonaise est aujourd'hui plus que jamais la victime (2). Ne dites donc pas, si

(1) *Polit. sacr.*, II, art. II, p. 2.

(2) Voyez l'*Exposé, avec pièces à l'appui, des soins constants pris par le Souverain Pontife Pie IX, pour réparer les maux*

vous êtes tentés de vous étonner de la liberté de ma parole, ne dites pas que je viens accuser une nation ou un souverain ; dites plutôt que je viens défendre mon souverain et mon père, en même temps que toute la grande nation catholique dont il porte la parole, dont il exprime la pensée et dont il revendique les droits ; dites que je viens justifier son formidable appel et à l'opinion des hommes et à la justice de Dieu, en demandant à ce pouvoir qui, comme tous les pouvoirs, est tenu et obligé de représenter Dieu sur la terre, *minister Dei in bonum*, ce qu'il a fait, ce qu'il se propose de faire pour le bien de ce peuple qu'il se déclare appelé à gouverner, c'est-à-dire à rendre heureux :

Ce qu'il fait pour le bien matériel de ce peuple, ce qu'il fait pour sa culture intellectuelle et morale, ce qu'il fait pour la religion et pour le bien des âmes :

C'est cette enquête qui remplira ce discours. Elle ne sera pas complète, je le confesse d'avance ; mais elle sera sincère ; elle ne sera fondée que sur des documents authentiques, sur ces pièces dont un ministre du czar, croyant répondre à Pie IX dans une circulaire diplomatique, a osé dire « qu'aucun des actes de son auguste maître ne redoutait la lumière (1). » Je vous laisserai à juger, mes frères, si ce ministre a raison contre le Souverain Pontife, et lequel craint

que souffre l'Église catholique en Russie et en Pologne. Traduction française, précédée d'une Introduction historique, par le P. Lesceur, de l'Oratoire. Paris, Palmé, 1868.

(1) *Memorandum* du prince Gortschakof, en réponse à l'*Exposé* du Souverain Pontife.

le plus la lumière du jour, du successeur de Pierre dans la charge de gouverner l'Église universelle, ou du successeur de Pierre le Grand, héritier lui-même de Photius, et condamné par ce double et funeste héritage, aussi loin que s'étend son vaste empire, à faire de la religion un instrument de la politique, et à gouverner les âmes, l'argent et le glaive à la main !

O Marie, ô reine de Pologne, protectrice séculaire d'un peuple infortuné, obtenez-moi de ne pas trahir une si noble cause : obtenez-moi, dans l'émotion la plus légitime, la plus parfaite mesure ; obtenez-moi de n'oublier jamais que, dans le duel sanglant dont l'horreur va se déployer à nos yeux, le plus malheureux aux yeux du chrétien, c'est le plus coupable, et qu'entre tous ceux qui ont besoin de compassion et de prières la charité catholique ne distingue pas !

I.

L'objet direct et premier de la souveraineté politique est, selon Bossuet, de rendre la vie commode et les peuples heureux. La nature, en donnant aux germes déposés dans la terre leur mystérieuse fécondité, aux saisons leur cours régulier, avec leur alternative de chaleur et de pluies, a pourvu, par l'ordre de Dieu, à ce premier besoin de l'homme, le *pain quotidien* ; et le premier effort de ceux qui représentent Dieu sur

la terre est de seconder l'action divine en rendant plus facile, plus accessible à tous, plus fructueuse et plus féconde la multiplication des biens de la terre : et c'est par là qu'un sage gouvernement est le ministre de Dieu pour le bien temporel des hommes, *minister Dei in bonum : vir justus erigit terram.*

De toutes les contrées de l'Europe, si je consulte les rapports unanimes des voyageurs et des géographes, il y en a peu qui soient plus capables de nourrir une population nombreuse, saine et robuste que les vastes plaines de la Pologne. Selon les statisticiens, cent millions d'hommes pourraient y vivre à l'aise, et, si des révolutions et des guerres innombrables n'étaient venues tant de fois la dévaster, il y a longtemps qu'elle serait le principal grenier de l'Europe, un des centres principaux de ce commerce vital, le premier de tous, qui a pour but direct la vie corporelle et forme la première base du bien-être temporel de l'humanité.

Allez cependant visiter ces terres que Dieu avait faites si fertiles. Quel spectacle s'offre à vos regards dans les vastes provinces qui se rapprochent le plus du territoire moscovite ? d'immenses terres en friche, des villages déserts, des habitations en ruines, de vastes espaces sans aucune trace de vie humaine : partout la désolation et la mort. Dans les villes d'autres signes révèlent une désolation semblable ; n'y cherchez pas cette animation, cette vie, ce mouvement qui annoncent la sécurité, la richesse et le bien-être ; non : ceux qui les habitent sont depuis longtemps déshabitués de ces biens, ils n'ont qu'un

souci : vivre au jour le jour, autour de leurs couvents vides, de leurs églises dévastées ou profanées, dans la pensée amère de leurs frères en exil ; et c'est en vain que les autorités commandent des fêtes et prescrivent la joie officielle à des malheureux qu'une répression sans exemple a décimés et ruinés, et à qui, par un raffinement de cruauté, il est défendu même de se plaindre dans la langue qu'ils ont reçue de leurs ancêtres !

Quelle est donc la cause de cette désolation universelle, qui croît au lieu de diminuer, plusieurs années encore après qu'a cessé tout ce qui pouvait servir de prétexte aux rigueurs de la domination étrangère ? Le voici : c'est que toutes les sources du bien-être et de la prospérité, même matérielle, ont été tariées à dessein, et qu'un aveugle acharnement s'obstine à maintenir la mort et la stérilité là où il les a faites ; ceux qui possédaient la terre, ceux qui la cultivaient et ceux qui l'administraient, tous ont été frappés. Ouvrez le recueil des ordonnances rendues au nom de ce pouvoir qui se dit paternel, vous aurez l'explication de toutes ces ruines.

S'agit-il des propriétaires, les confiscations, les exils et les ventes forcées ont réduit leur nombre de plus de moitié, et nul, s'il est Polonais, ne peut désormais ni vendre à qui lui plaît, ni surtout acheter librement ; et il est forcé pour vivre, par le seul crime de sa naissance, de choisir entre ces trois alternatives : ou abdiquer sa nationalité et sa religion, ou se jeter dans l'exil volontaire, au prix de la misère et de la faim, ou végéter tristement sur le peu que les impôts forcés

et arbitraires lui laissent de la terre, désormais stérile, de ses ancêtres.

Mais peut-être les paysans sont-ils plus favorisés ? On le croirait à voir les flatteries qu'on leur adresse pour les rendre à la fois hostiles à leurs compatriotes et favorables à un gouvernement qui, après avoir enlevé à la plupart leur religion, par la force autant que par la ruse, veut maintenant leur ôter, en leur soufflant au cœur les plus odieuses passions, jusqu'au souvenir de leur ancienne patrie. Il n'en est rien pourtant, et eux-mêmes sont atteints par la ruine commune.

En vain leur a-t-on, par des actes publics, dans le temps de l'insurrection, promis les biens de ceux qu'ils dénonceraient ; en vain leur a-t-on abandonné le butin provenant des pillages où l'autorité elle-même les poussait ; en vain un gouvernement soi-disant légitime a-t-il été jusqu'à leur délivrer des primes en argent pour chaque suspect qu'ils livraient eux-mêmes : ceux qui cultivent une terre, désormais, dit-on, leur propriété, ont été les premières victimes des excès dont on les a rendus complices. Tel lieutenant du czar s'est vanté d'avoir fait disparaître jusqu'à la place de certains villages où l'on se souvenait encore de la patrie polonaise et du Pontife romain ; mais surtout, parmi les paysans comme parmi les nobles, il suffisait d'être suspect, de fournir du pain à quelque insurgé, pour que le village où le crime s'était commis fût condamné à disparaître. C'est ainsi, pour ne citer qu'un fait, que tous les habitants des villages forestiers, trop voisins des campements de l'insurrec-

tion, ont eu cinq jours pour abandonner leurs demeures, et l'autorité, pour hâter l'exécution de ses ordres, se hâta d'en enlever les toitures et d'en faire briser les portes et les fenêtres. Aujourd'hui ces villages abandonnés sont repeuplés à l'aide de colons amenés du fond de la Russie, et, pour la plupart, membres de ces bandes de sectaires que le gouvernement russe poursuivait chez lui, il y a peu d'années, par le fer et le feu ! Ne vous en étonnez pas : ceux que la Russie chasse de chez elle comme des malfaiteurs publics, ne sont-ils pas bons à repeupler les champs déserts de cette Pologne détestée ?

— Mais du moins ceux qui restent sur ce sol qui n'a plus à nourrir qu'un nombre deux fois moindre d'habitants, ont-ils, pour s'encourager dans leurs travaux, les garanties qui seules peuvent les rendre féconds : une administration qui leur assure la sécurité, la justice et la paix ? Non. Ne croyez point que ce soit pour leur bien, pour accroître ou maintenir leur prospérité que l'autorité suprême leur envoie ses représentants. Ce pouvoir n'a pas en vue le bien des peuples, il ne veut que le sien propre, profondément distinct des intérêts de ses sujets. Il ne veut qu'une chose : s'affirmer lui-même par les contributions dont il les frappe ; par la religion, faite à son image, qu'il leur inflige, comme un impôt plus lourd que les premiers, et par la rapacité de ses agents qui les scandalise et les appauvrit. Dans ces pays voués à l'anathème parce qu'ils sont trop polonais et surtout trop catholiques, plus de fonctionnaires polonais et catholiques, mais des étrangers venus de loin, maîtres à

vil prix des héritages laissés vides par leurs possesseurs légitimes, et ne poursuivant invariablement que ce double but : se rendre agréables à force de rigueurs, au pouvoir qui les envoie, et, par leurs dénonciations et leurs rapines, s'enrichir eux-mêmes des maigres restes épargnés par la guerre ou respectés par l'impôt. C'est l'accomplissement littéral de ce mot du prophète Joël, lorsqu'il veut peindre la désolation de la terre d'Israël : « La sauterelle a mangé les restes de la chenille, le ver les restes de la sauterelle, et la nielle les restes du ver (1). »

C'est donc la dépopulation, la stérilité, la misère, organisées d'en haut et systématiquement, dans ces vastes et fertiles contrées qu'arrosent tant de rivières, où circule un air si salubre et si généreux. Mais que peut la terre elle-même avec ses sucres nourriciers ? que peuvent les pluies bienfaisantes et les tièdes haleines du printemps ? que peuvent les caresses fécondes du soleil contre la méchanceté des hommes ? Dieu ne donne aux hommes le pain quotidien qu'en échange d'une certaine mesure de travail et de justice. *Rex justus erigit terram*, c'est la justice du souverain qui fait prospérer son empire. Or, que peut-on attendre d'une terre où l'autorité elle-même a tari les sources du travail, introduit l'immoralité jusque dans les lois et fait de la plus sauvage iniquité la clef de voûte de son gouvernement ?

Ailleurs, des principes subversifs jetés dans le peuple, malgré la vigilance du pouvoir, fomentent

(1) *Residuum erucae comedit locusta, et residuum locustae comedit brachus, et residuum brachi comedit rubigo.* (Joël, I, 4.)

es révolutions et amènent la ruine et la faim ; ici, c'est l'autorité elle-même qui a usurpé sans pudeur les procédés du socialisme révolutionnaire, et par là organisé le désordre et laborieusement systématisé la ruine.

Ailleurs, dans les grandes détresses, que nulle sagesse n'a pu prévenir, la charité du riche, du propriétaire, du prêtre devient la ressource du peuple ; ici il n'y a plus de propriétaires : le gouvernement a chassé ceux qu'il n'a pas ruinés. Il n'y a plus de riches : ceux qui étaient riches autrefois tendraient la main s'ils l'osaient. Surtout il n'y a plus de prêtres, ou, s'il en reste, je vous dirai tout à l'heure leur petit nombre et leur détresse. Autrefois il y avait des couvents où des pauvres volontaires, eux-mêmes nourris par la charité des fidèles, nourrissaient à leur tour, ou du moins ne rebutaient jamais les plus pauvres qu'eux. Le gouvernement vient d'en détruire les derniers restes, et c'est un crime que de murmurer une parole de regret ! Grand Dieu ! quelle est donc la ressource qui reste, et que pourra faire ce peuple pour trouver le pain quotidien ?

Humainement parlant, mes frères, il n'y a pas de ressource : la famine en permanence, voilà tout ce qu'on peut attendre !

Il y a peu d'années, l'enlèvement subit, au milieu de la nuit, sous prétexte de recrutement, de milliers d'enfants des familles polonaises avait précipité, comme malgré lui, ce peuple infortuné dans toutes les horreurs d'une lutte inégale, « inconsiderée, » comme l'a écrit le Pape Pie IX ; mais l'histoire rap-



portera toujours la cause première de ces catastrophes au pouvoir qui avait accompli ce sauvage attentat, et elle peut lui dire comme ce prophète d'Israël : « Vous aviez semé le vent, vous deviez récolter la tempête (1). »

Aujourd'hui le même pouvoir, à l'heure même où je parle, est encore puni par où il a péché. Sourd aux exhortations du Pontife romain, usant aveuglément de sa facile victoire, il a semé partout la stérilité, la dépopulation et la mort, et le voilà qui récolte la famine, et que, dans la Russie elle-même, les peuples expirent d'inanition. On fait des quêtes dans la Pologne ruinée et décimée pour nourrir l'orgueilleux Moscovite, et, privée des quatre cinquièmes de sa récolte, la Lithuanie se venge en partageant avec ses oppresseurs le pain de sa misère.

Mais cette misère elle-même, la Pologne pourrait encore la pardonner ; elle n'est que la moindre partie de ses douleurs. Voyons comment le pouvoir qui l'a affamée la ruine encore dans l'ordre intellectuel et moral, et travaille à lui ravir le pain de l'âme.

(1) Osée, VIII, 7.



II.

Ce n'est à présent un mystère pour personne, mes frères, puisque le pouvoir qui préside aux destinées de la Pologne s'en fait gloire; l'objet qu'on se propose à l'égard de cette malheureuse contrée le suivant : il s'agit de la *dénationaliser*. J'emploie ce mot barbare pour désigner une chose plus barbare encore. Cette opération est la même que celle qu'un chirurgien audacieux voudrait tenter sur un corps vivant, et qui consisterait, après avoir fait écouler tout le sang de ses veines, à lui infuser un sang nouveau d'une composition tout autre que le premier. Cette nation est catholique, il faut la rendre schismatique; cette nation parle sa propre langue, illustrée déjà par cent chefs-d'œuvre, dans un temps où la langue moscovite ignorait encore jusqu'à son alphabet; il faudra désormais qu'elle l'oublie, et que, depuis le petit enfant qui apprend à réciter sa première prière jusqu'au savant qui enseigne dans les écoles publiques, jusqu'au prêtre qui prêche dans la chaire où Skarga, le Bossuet polonais, s'est fait entendre, tous parlent un idiome que leurs pères ont ignoré.

Cette nation, formée par la civilisation occidentale, au souffle de l'Église catholique et sous la protection du Siège apostolique, a reçu de l'Occident

out ce qui a jamais fait sa vie et sa gloire, ses mœurs, ses habitudes, ses pensées, son génie. Il faudra désormais qu'elle se retourne brusquement vers l'Orient byzantin, qu'elle en accepte les coutumes, qu'elle en révère les lois, qu'elle en épouse les ambitions et les querelles, qu'elle en chante les gloires ! Ce n'est déjà plus un royaume à part, vieux de dix siècles, célèbre par cent victoires, ce n'est plus la patrie de Sobieski, des Kosciusko, des Czartoryski, des Zamoyski ; non, c'est une petite province de la grande Russie, qui reçoit son nom de la Vistule, car on laisse encore à la Vistule son ancien nom ; mais Varsovie, à partir d'aujourd'hui ou d'hier, malgré l'histoire et les traités, n'est plus une capitale ; elle occupe, sur la carte du monde européen, une place semblable à celle de Tver, de Toula, de Kasan ou d'Yaroslav. Tel est le plan qu'on se propose, et voilà ce que signifie ce mot : dénationaliser.

Mais pour réaliser la chose, vous le comprenez, il faut plus que changer les coutumes, qu'effacer les enseignes, que précipiter dans le ruisseau les armoiries de la Pologne ; ce n'est pas même assez de jeter à un peuple, préparé par tant de rapines à cette spoliation suprême, des milliers d'ordonnances et de règlements dans une langue qu'il ne comprend pas : il faut quelque chose de plus, il faut changer son génie et lui en donner un autre, il faut lui ôter son cœur catholique et lui en former un autre, il faut, en un mot, lui prendre son âme, et, si l'on peut, à force de persévérance et de rigueurs, lui en façonner une autre toute nouvelle et qui ne gardera rien de l'ancienne,

ni pensée, ni volonté, ni culte, ni langue, et pas même le nom !

C'est ici que le pouvoir qui a assumé cette formidable tâche paraît s'être souvenu du mot de l'Écriture : *vir sapiens plebem suam erudit* ; « un pouvoir sage travaille à l'instruction de son peuple. » Qu'ont-ils donc fait pour instruire ce peuple et le jeter dans le moule de ses nouvelles destinées ?

Ce qu'ils ont fait ? Ah ! la liste serait longue des mesures prises pour détruire dans les cœurs la vieille foi polonaise, le vieil honneur polonais, la langue, les usages, l'histoire et jusqu'aux plus chers souvenirs de la patrie polonaise. Essayons d'en énumérer brièvement quelques-unes.

Il faut d'abord se rappeler, mes frères, toutes les provocations cyniques adressées pendant toute la durée de la guerre, et qui n'ont jamais cessé, à la classe des paysans pour les exciter contre les propriétaires, en les leur désignant comme des ennemis. Qui croirait que la *Jacquerie*, cette forme la plus épouvantable des révolutions sociales, est caressée avec un amour spécial par le gouvernement moscovite pour faire l'éducation du nouveau peuple qu'il s'agit de former ? Tant que la guerre a duré, des proclamations signées des noms de ceux qui représentent le czar (*Minister Dei in bonum*) ont appelé les paysans à surveiller, à arrêter les propriétaires et à les livrer aux russes. Cette infâme besogne, a été payée à prix d'argent ; les armes qu'on ôtait aux riches, on les distribuait aux pauvres, les assurant que le czar était leur seul ami, et leurs compatriotes propriétaires, leurs

pires ennemis; et encore aujourd'hui, le système qui prévaut dans les conseils de l'empire est celui-ci : diviser les classes pour les affaiblir l'une par l'autre, anéantir la classe instruite et influente, qu'on désespère de dompter, au profit de la plus nombreuse et la plus ignorante qu'on espère séduire et amener à une complète *russification*, quand les derniers souvenirs du catholicisme auront disparu. On rêve pour la Pologne ce que de hardis théoriciens ont déjà proclamé pour la Russie, comme le terme désirable de son développement et le plus haut sommet de sa gloire : en haut, une seule tête qui domine tout, qui sait tout, qui pense pour tous, qui enseigne toute chose, et surtout la religion ; et en bas, une seule masse uniforme qui n'a rien qu'à croire et à obéir ; c'est comme une haute tour colossale et isolée, dressant sa tête au sein de la steppe immense !

Mais ce résultat ne s'obtient pas en un jour, et l'on ne peut métamorphoser à volonté une civilisation de dix siècles ; évidemment, il faut prendre dès l'enfance, bien plus, dès le berceau, les générations nouvelles, afin de rompre, s'il est possible, le courant de traditions dix fois séculaires ; c'est, à la lettre, ce que l'on tente aujourd'hui, et l'Europe, dans une muette stupeur, assiste à cette étonnante entreprise, dont le monde moderne n'a encore jamais connu, je ne dis pas le succès, mais la seule conception.

Pour y réussir, il faut d'abord supprimer tous les souvenirs de l'histoire nationale ; il sera donc défendu de l'enseigner, défendu de l'apprendre ; ou celle qu'il sera permis de savoir, n'aura rien de commun avec

celle que la science connaît; on fera la guerre aux archives, aux bibliothèques, à la littérature et jusqu'aux peintures polonaises. Allez dans toutes les villes, dans tous les bourgs de la Pologne, que dis-je? entrez à Varsovie même, vous n'y verrez plus une enseigne en langue nationale; tout ce qui frappe les yeux, tout ce qui tombe sous le regard vigilant de la police, tout cela est russe, ou doit le paraître: c'est par l'éducation des yeux que l'on commence, et il semble qu'un ukase ait, en une nuit, transporté Moscou, des bords de la Moskowa, sur ceux de la Vistule.

Mais ce n'est là qu'un pur symptôme extérieur, quoiqu'il réunisse dans des proportions presque égales la puérilité et l'insulte. Allons plus avant, entrons dans les écoles, dans les églises, jusqu'au foyer domestique, dans toutes les enceintes où l'éducation peut se transmettre aux enfants de la Pologne.

Et d'abord, en toute école, une chose sera impitoyablement proscrite sous les peines les plus rigoureuses, dans toute l'étendue du territoire soumis à la Russie, sauf une petite partie de l'ancien royaume de Pologne, c'est l'emploi de la langue polonaise. Le dogme fondamental consigné dans une circulaire du général Mourawieff, de sanglante mémoire, est celui-ci: « *Que l'on n'enseigne au peuple la langue polonaise d'aucune manière, sous aucun prétexte et dans aucune école,* » et cela sous les peines les plus graves.

Dans ce but, toutes les écoles furent sévèrement

interdites à la surveillance des propriétaires et des prêtres catholiques et mises exclusivement sous la garde des popes, c'est-à-dire de l'ignorance, du fanatisme et de l'aveugle servilité.

Il fut ordonné à tous les enfants polonais des gymnases de ne parler entre eux que la langue moscovite, sous peine de voir leurs parents frappés des plus redoutables amendes, et, pour qu'on fût bien assuré que les amendes seraient payées, ces mêmes parents durent déposer un cautionnement en argent entre les mains de l'économe !

C'est surtout la religion polonaise, c'est-à-dire catholique, que l'on veut frapper : aussi un livre entre tous sera proscrit : c'est le catéchisme polonais. Le gouverneur général de Wilna fit une défense expresse à l'évêque de cette ville (tant qu'on y souffrit un évêque) de laisser les curés enseigner la religion en polonais.

Mais quoi ? est-ce que les curés polonais entendent et parlent la langue moscovite ? Non. Est-ce que leurs ouailles, est-ce que les paysans lithuaniens ou ruthènes entendent cette langue ? Pas davantage. Est-ce qu'il existe même, jusqu'à présent du moins, des catéchismes catholiques en langue moscovite ? Il n'y en a pas. La défense aux curés d'enseigner, aux fidèles d'écouter autre chose que des leçons en langue russe équivaut donc, pour les pasteurs, à la défense expresse d'ouvrir la bouche et pour les ouailles à la défense de prêter l'oreille et d'apprendre quoi que ce soit ? Précisément. Et voilà comment le gouvernement russe instruit les peuples catholiques

qui lui sont soumis, et les fait entrer dans le giron de la foi orthodoxe : *Vir sapiens erudit plebem suam!*

Vous le dirai-je, mes frères, et me croirez-vous? cette persécution de tout ce qui rappelle la langue nationale va si loin que je pourrais mettre sous vos yeux une ordonnance d'un gouverneur de Kiew, qui frappe d'amende sévère tout pharmacien ou médecin qui commet le crime de tenir ses comptes ou de rédiger ses ordonnances en polonais, ou de mettre sur ses remèdes des étiquettes en cette langue.

Enfin, et ceci est un degré au delà duquel il n'y a plus rien, et le trait est assez fort pour que l'auteur mérite d'être cité : le dernier directeur des cultes à Varsovie, le même qui a mis sa gloire à faire briser, par sa police qu'il commandait en personne, les orgues catholiques des églises grecques-unies qui subsistent encore en petit nombre dans l'unique diocèse épargné, le prince Tscherkaskoï enfin, ne pouvant supporter même la forme des caractères latins, dans les livres classiques des dernières écoles où l'on tolère encore forcément la langue polonaise, imagina de faire imprimer par milliers des abécédaires polonais en caractères russes, pour se donner la consolation de penser que les enfants qui, par le fait de leur naissance, ne pourraient absolument, du moins dans leurs jeunes années, parler une autre langue que le polonais, le liraient en lettres moscovites! Voilà jusqu'où l'on a poussé le délire à Varsovie; mais dans les provinces polonaises l'odieux ne laisse pas de place au ridicule; là, posséder un livre de prières en polonais, avoir même un alma-

nach polonais, c'est un délit. A Wilna, dire un mot dans la rue en polonais, c'est un crime, et une amende exorbitante (1) frappe l'audacieux qu'un agent de la police aura entendu!

Voilà comment on procède à l'éducation moscovite de la patrie polonaise! Et le gouvernement travaille à la désorganisation intellectuelle et morale avec la même fièvre, avec la même intempérance qu'il a mise à ruiner la propriété et à stériliser les terres! Quoi donc! ô nobles âmes! deviendrez-vous stériles, vous aussi, comme le champ de vos aïeux, et les ronces et les épines d'une éducation schismatique et barbare importées de loin et à grands frais, par la ruse et la force, vont-elles étouffer en vous à jamais le bon grain de la science latine, nationale et catholique? Ah! mes frères, je ne puis le croire! Dieu ne laissera pas s'accomplir jusqu'au bout cet épouvantable désastre, plus redoutable cent fois qu'une bataille perdue, que la peste ou la famine, parce qu'il est plus durable; parce que, si l'œuvre entreprise allait réussir, la géographie récente, imaginée par la Russie, ne serait plus une fiction, et qu'avant deux générations il n'y aurait plus de Pologne!

Quelle sera donc la ressource?

J'en vois une dès à présent, mes frères, dans le patriotisme, dans le courage et dans la foi des familles polonaises. Ah! je le sais bien, les théoriciens de la dénationalisation ont compris que leur

(1) 25 roubles (100 francs).

œuvre était vaine et incomplète aussi longtemps qu'ils n'auraient pas pénétré jusqu'au foyer domestique, et c'est pourquoi ils n'ont rien omis pour le frapper lui-même, ce dernier refuge de la liberté, de la pureté de l'enseignement catholique, quand partout ailleurs elle est proscrite. Aussi, que les père et mère ne comptent plus pouvoir choisir à leur gré même les instituteurs privés de leurs fils ! Qu'ils n'espèrent plus les envoyer à l'étranger pour y recevoir une éducation selon leur cœur ! En cela même, il leur faut subir l'inquisition et l'arbitraire de la police : la langue du Czar, la religion du Czar, l'éducation du Czar, dans le plan qu'ils ont conçu, ne reconnaît pas même pour barrière le seuil sacré de la famille. Et pourtant, ô Czar ! c'est là que vos tentatives doivent échouer, c'est là que tous les conseils de la ruse et de la force seront frappés de stérilité. L'éducation est une œuvre de liberté et d'amour. Et c'est pourquoi toutes vos lois destinées à pervertir les âmes et à obscurcir les intelligences resteront impuissantes, partout où pourront pénétrer encore une leur de liberté et un rayon d'amour. Eh bien ! votre police empêchera-t-elle ce père de famille de murmurer aux oreilles de son fils les sons chéris de la langue de Kosciusko, les souvenirs de la patrie, l'histoire des grandes luttes de la liberté, et de lui souffler au cœur l'amour de son pays ? Mais surtout quel ukase, quelle ordonnance, quel bâillon pourra intercepter le courant électrique qui va du cœur d'une mère à l'intelligence de son enfant ? Les dogmes sacrés que vous effacez de nos livres, l'enfant les re-

cevra d'elle tout brûlants, tout vivants et comme illuminés de la flamme de cet amour que la tyrannie exaspère. Ce sera là la grande et sainte conspiration devant laquelle viendra se briser le machiavélisme le mieux exercé et le plus savant que le monde ait jamais vu. Chassée de partout, la nationalité renaîtra par la famille. Brûlez, proscrivez tous les livres qui parlent de religion et de patrie : vous ne pouvez rien contre la nationalité, rien contre la foi des générations à venir, tant qu'il restera en Pologne une mère catholique penchée sur un berceau !

III.

Vous l'avez déjà compris, mes frères ; en stérilisant et affamant ce pays, en corrompant l'éducation, il y a un objet plus haut encore que l'on veut atteindre, c'est la religion catholique, seule base véritable, et je dirai presque, seule raison d'être de la nationalité polonaise. La religion catholique, la foi de Pie IX, voilà le grand ennemi ! Celui-là abattu, tout le reste est par terre. C'est là une des ces vérités éclatantes comme le soleil, que personne n'ignore, et le gouvernement moscovite moins que personne. Si donc il veut ruiner la nationalité polonaise, s'il le veut manifestement, il faut qu'il ruine la religion catholique. Ainsi le veulent la logique

des faits et la marche fatale de l'œuvre entreprise depuis Catherine II.

D'où vient cependant qu'aux yeux de l'Europe et dans tous les documents publics, le gouvernement moscovite affecte le plus grand amour de la tolérance? D'où vient que dans un ukase, destiné à supprimer la plupart des couvents catholiques dans le royaume de Pologne et à confisquer les biens de tous les autres, le Czar commence par rappeler les « *règlements immuables de tolérance qui constituent une des principales bases de la législation moscovite?* » D'où vient que, dans sa prétendue réponse diplomatique à l'exposition faite à toute la catholicité, par Pie IX, des attentats de la persécution moscovite, d'où vient qu'un ministre du Czar ose redire encore que « *le principe de tolérance religieuse est dans les traditions gouvernementales, comme dans les mœurs de la Russie?* » Mes frères, je cherche vainement la raison d'une hypocrisie de langage qui ne trompe ni ceux qui le tiennent ni ceux qui l'écoutent; ou plutôt, il y en a une que je soupçonne, c'est qu'en ce point, comme en tout le reste, on veut imiter Catherine II dont le génie pervers a, le premier, inauguré en Pologne l'oppression et les douleurs de l'Eglise. Catherine II, dans tous ses édits, parlait de tolérance pour être louée par Voltaire et ses amis, et en même temps, dans l'espace de trois années, elle chassait par la force jusqu'à *sept millions* de grecs unis dans le sein de la prétendue orthodoxie; de cinq mille paroisses catholiques, elle en laissait deux cents à peine, et en même temps, bravant le Pontife romain, elle supprimait et créait des diocèses à volonté

et malgré lui instituait à Saint-Pétersbourg cette espèce de collège soi-disant catholique, à l'instar du saint synode, chargé de gouverner l'Eglise catholique, je veux dire de la corrompre et de l'asservir! Catherine II attaquait l'Eglise par tous les côtés à la fois, dans la vie de ses enfants, dans la liberté de sa doctrine, dans l'honneur de son sacerdoce, et cependant ses noires conceptions passaient pour des traits de génie, et la fumée de l'encens des encyclopédistes dérobaient au regard la déesse du Nord! Eh bien! c'est Catherine II dont on veut imiter les actes, sans renoncer plus qu'elle aux hommages de la libre pensée! C'est Catherine II dont, après un siècle d'histoire, un ministre du Czar ose encore invoquer la tolérance pour l'opposer aux empiétements de Pie IX! Ah! oui, tolérants comme Catherine, c'est bien là en effet votre tolérance: tout ce qu'elle a fait, Nicolas l'a fait, et vous, vous le faites à votre tour, et c'est pourquoi, comme à Catherine, la postérité vous reprochera un même dessein, un même et triple attentat contre les fidèles, contre le clergé catholique et contre le Pape romain.

Comment résumer en quelques mots, mes frères, la situation faite aux fidèles catholiques, aussi loin que s'étend le sceptre moscovite? Vous l'avez déjà compris suffisamment, par le tableau que je vous ai présenté des procédés russes en matière d'éducation. Quelle tolérance que celle qui use tous les ressorts de la police pour empêcher le catéchisme catholique d'arriver à l'oreille et au cœur des enfants! Mais il y a dans les provinces occidentales, dans la

Lithuanie, un procédé plus sommaire pour détruire le catholicisme et grossir les rangs du schisme. C'est celui-là même qu'a employé Nicolas, il y a trente ans, lorsqu'il fit passer d'un seul coup trois millions de catholiques grecs-unis, ceux qui avaient échappé à la tolérance de Catherine, dans le berceau de l'orthodoxie. On commence par les priver de leurs pasteurs, puis on inscrit de force, par milliers, de malheureux paysans sur les registres du schisme ; on leur enlève leurs enfants pour les baptiser ; et enfin, si cela ne suffit pas, la Sibérie, l'amende et la prison triomphent de toutes les résistances ! Puis, l'on imprime dans les journaux que le Czar a réussi à délivrer du joug polonais et latin des nationalités opprimées, et des listes officielles, dont je puis vous citer les chiffres, apprennent à l'Europe étonnée que, de 1865 à 1867, touchés enfin des arguments persuasifs de l'orthodoxie, plus de 50,000 paysans lithuaniens ou ruthènes ont passé à l'orthodoxie moscovite !

Voilà de quelle sorte « la tolérance religieuse est dans la tradition gouvernementale comme dans les mœurs de la Russie ! » Voilà un de ces actes de la souveraineté moscovite, dont on écrit, pour répondre aux plaintes de Pie IX, « qu'ils ne redoutent pas la lumière (1) ! »

(1) On nous saura gré de reproduire ici une page éloquentes du P. Lacordaire sur le prosélytisme russe. On verra qu'à plus de vingt ans de distance, ce tableau est resté d'une parfaite ressemblance :

« L'Église Grecque... dépouille les catholiques tombés dans sa

Qui veut frapper le troupeau doit avant tout s'en prendre au pasteur ; et c'est pourquoi le gouvernement moscovite, si dur pour les simples fidèles, sera impitoyable pour le clergé. Supprimer en masse les paroisses catholiques, chasser le curé et mettre à sa place un pape schismatique, c'était déjà le procédé de Catherine, c'était celui de Nicolas, c'est celui du gouvernement actuel. « *Avant dix ans*, disait il y a quatre ans un dignitaire moscovite, il n'y aura plus en Lithuanie ni un seul propriétaire polonais, ni un seul prêtre catholique. » Je crois que ce haut personnage s'est trompé : il avait compté sans la fiévreuse ardeur du parti qu'il représentait, et sans l'absolue tolérance dont jouit aujourd'hui, dans les régions de la diplomatie, toute politique anticatholique : il faudra beaucoup moins de dix ans, si les choses continuent, pour que les vastes provinces où les catholiques se comptaient par millions soient devenues des trou-

dépendance par le sort des armes ; elle confisque leurs églises et leurs couvents ; elle envoie leurs prêtres en exil ; elle arrache les enfants du bras de leurs mères, afin de les enlever à l'erreur et de s'épargner plus tard la peine de les convertir ; elle contrefait à l'insu des peuples sa propre liturgie demeurée encore trop catholique ; elle envoie des janissaires solliciter l'apostasie avec des verres de vin, des rubans et des coups de bâton, et, la chose faite, elle immatricule avec joie ses nouveaux enfants avec défense de sortir désormais de son aimable giron, sous peine d'être traités comme des renégats. Elle torture enfin la vérité dans ses serres, comme un oiseau de proie devenu le maître d'un aigle qui, par hasard, avait l'aile rompue ; il le tient, le retourne, et n'ayant pas la force d'enfoncer dans son flanc un bec puissant, il lui arrache une à une les plumes, il le déchiquète plutôt qu'il ne le dévore. » (*Conférences de Notre-Dame, 1844.*)

peaux sans pasteurs. Pour ne parler que des pasteurs principaux, où est l'évêque de Wilna? Il est en Sibérie. Où est le dernier évêque grec-uni de Chelm? Il est mort de fatigue et de douleur sur le chemin de l'exil. Où est Féliniski, le glorieux archevêque de Varsovie? Il est en exil au fond de la Russie : c'est là qu'il expie sa fermeté à défendre les droits de l'Eglise, son obéissance au Saint-Siège et sa lettre au Czar, monument impérissable d'indépendance autant que de foi et de patriotisme. Et vous, vénérables chanoines du chapitre de Varsovie, qui aviez reçu de votre légitime pasteur, et de Pie IX lui-même, la difficile fonction d'administrer le diocèse en l'absence des pontifes exilés, où êtes-vous? En exil, en exil, toujours en exil! Car il n'y a qu'une réponse, et quiconque, à l'heure où je parle, accepte une fonction ecclésiastique avec l'intention arrêtée de ne pas forfaire à son devoir, celui-là doit s'attendre à l'honneur de la persécution et à la gloire du martyr. Monter sur un siège épiscopal en Pologne, c'est encourir le même sort que ces victimes du bon plaisir de la Rome impériale, qui, en entrant dans l'amphithéâtre, se tournaient vers le maître et lui disaient : Salut, ô César! Ceux qui vont mourir vous saluent pour la dernière fois. *Ave, Cæsar! morituri te salutant.* Ou plutôt, laissons là les souvenirs profanes, c'est aller prendre son rang dans la longue série de ces pontifes qui, dans la Ville sainte, sous les Néron et les Dioclétien, savaient d'avance, en recevant l'onction sacrée, le chemin qu'il leur faudrait bientôt suivre, du siège qu'ils occupaient dans l'obscurité des

catacombes, au champ du supplice, près des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul !

Le martyre, les chaînes, l'exil, ah ! mes frères, c'est là la gloire spéciale et jamais interrompue depuis le Calvaire, je dirais presque la force éternelle, comme la marque distinctive de l'Église catholique. Aussi le gouvernement moscovite qui, dans sa tolérance, ne veut pas la gloire sanglante de l'Église, mais plutôt sa ruine insensible et sa mort sans bruit, veut-il arriver, par les rigueurs d'aujourd'hui, je le crois fermement, à pouvoir être tolérant demain. Mais à quel prix ? Ce gouvernement ne tolérera jamais qu'un clergé formé sur le modèle de celui qu'il a su donner à sa propre Église. Avoir dans l'évêque et le prêtre catholique des fonctionnaires subalternes, amis et soutiens de la police, voilà ce que l'on rêve, voilà à quel prix l'Église de Pologne aura la paix. La tâche d'aujourd'hui est de supprimer paroisses et diocèses, prêtres et fidèles, de vider les séminaires. Ainsi, pour ne citer que quelques faits, le nombre des séminaristes de Wilna et de Samogitie a passé subitement de 220 à 40 ; ainsi, pour entrer dans les séminaires, aussi bien que dans le petit nombre de couvents qui restent, il faut une permission spéciale du ministre de l'intérieur ; mais diminuer le nombre des ministres de Dieu n'est que la moindre partie du travail ; la tâche de demain sera de corrompre ceux qui restent. Et c'est pourquoi, si quelque enseignement doit être surveillé, arrangé, mutilé, ce sera l'enseignement des séminaires. Le premier dogme, le dogme fondamental, c'est que tout prêtre et tout



évêque catholique ne doit avoir avec le Souverain Pontife d'autres rapports que ceux que le gouvernement permettra. Vous croiriez peut-être qu'il sera permis à un prêtre catholique, dans l'intérieur de son église, de faire comprendre à ses ouailles la différence qui sépare l'orthodoxie moscovite de la véritable Eglise ? Non, non ; c'est là un attentat à la constitution de l'empire. Chaque séminaire catholique aura dans son sein des professeurs et des fonctionnaires schismatiques pour en surveiller l'enseignement. Une seule surveillance est soigneusement exclue, c'est celle de l'évêque et celle du Pontife romain. Tout récemment, on vient de soumettre l'Eglise du royaume de Pologne à la direction de ce qu'on appelle le Collège catholique de Pétersbourg, une sorte de saint synode chargé, comme l'autre, de voir par les yeux et de penser par le cerveau du Czar et de ses officiers. Admettez ces conditions, la paix est rétablie, la tolérance est parfaite ! C'est assez dire que la cruauté, les exils, la Sibérie ne sont que des moyens passagers, des mesures préventives et préparatoires, et que tout cela cessera dès que le but marqué par Catherine aura été atteint, dès qu'au lieu d'un clergé indépendant, fidèle au Saint-Siège, on aura enfin créé un clergé sur le modèle de ce prélat intrus, Siestrenciewicz, la créature favorite de Catherine, qu'on ose bien citer à Pie IX comme un type du véritable évêque catholique : type incomparable en effet, aux yeux du schisme ; car il a eu le triste honneur de présenter en sa personne le plus parfait mélange de servilité byzantine à l'égard de sa sou-

veraine et d'obstinée insolence vis-à-vis du Pontife romain.

Là, mes frères, là est surtout le danger qui a frappé la grande âme de Pie IX. Si le Pasteur suprême verse des larmes sur le martyr de ses enfants, il se console en pensant à la couronne de gloire qui ne tarde pas à récompenser leur passagère infortune. Mais comment se consoler de voir les principes catholiques attaqués, l'Eglise bouleversée dans sa constitution essentielle, l'avenir de la religion tari dans sa source? Aussi, à la suite de tous les Pontifes romains, depuis Pie VI, le Souverain Pontife n'a-t-il pas cessé d'avertir, de supplier le gouvernement russe, avant de protester à la face du monde!

Rien n'a pu lasser sa patience : les outrages mêmes n'ont pu le décourager. N'a-t-on pas osé lui proposer de recevoir son nonce à la cour de Saint-Pétersbourg, mais sans supprimer les lois qui menacent de la Sibérie quiconque, sans la permission du gouvernement, communique avec le représentant du Saint-Siège? N'a-t-il pas été forcé, lui, le père commun des fidèles, pour ne pas exposer à l'exil des évêques de Pologne, de confier aux journaux les ordres qu'il avait à leur faire parvenir, dans l'espérance que le flot mobile de la publicité les amènerait sous les yeux auxquels ils étaient destinés : semblable à ce capitaine d'un navire en perdition, qui, au sein d'une tempête, alors que toute communication est coupée entre la terre et lui, enferme dans un vase fragile et flottant l'appel de sa détresse et le confie à la vague,

en priant Dieu qu'un vent favorable le fasse aborder à quelque rivage ami!

Enfin n'attendant plus rien d'un gouvernement décidé à en finir avec la foi catholique en Pologne, Pie IX, vingt-quatre ans après Grégoire XVI, qui avait été patient comme lui, a dû faire appel comme lui à tous les catholiques du monde pour solliciter les prières de tous, et prendre à témoin des violences faites à son cœur de pontife et de père, toute âme capable, sous la face du ciel, de s'émouvoir en faveur de la justice méconnue et du droit violé. Mais déjà, dans une lettre publique adressée au czar, il avait parlé comme l'histoire et devancé la postérité. Écoutez, mes frères, le jugement le plus court, le plus modéré et le plus irréfragable qui ait pu être porté sur les affaires polonaises. Pie IX écrit au czar : « Que les évêques... les religieux... et les fidèles soient libres, et alors Votre Majesté se convaincra que les causes principales des agitations politiques permanentes de la Pologne ont été *l'oppression religieuse, le trouble des consciences, la décadence du clergé, l'avisement des pasteurs, la propagation de maximes et d'idées antireligieuses.* »

A ces remontrances si justes, si paternelles, quelles réponses ont été faites? Hélas! mes frères, la réponse, vous la connaissez par les faits dont je viens de vous tracer le tableau rapide et douloureux, quoique incomplet. La réponse dernière a été cette insulte publique faite par la circulaire que j'ai déjà citée et dans laquelle on ose dire que, parmi les principes de tolérance admis par le gouvernement russe, il en

est un dont il se fait gloire, c'est celui qui interdit tout rapport libre entre les sujets russes catholiques et le Pontife romain, « *parce que celui-ci est en même temps un souverain étranger.* » La réponse enfin, ce fut cette autre insulte, sans exemple dans l'histoire, que, dans le palais même du Vatican, le dernier ambassadeur moscovite se permit, en osant accuser le catholicisme et le Souverain Pontife d'être eux-mêmes la cause des révolutions de la Pologne!

Je m'arrête, mes frères, peut-être en ai-je trop dit, quoique je n'aie fait que courir sur un si vaste sujet au lieu de le traiter. Du moins vous êtes en état de juger. Vous voyez quel est le débat qui s'agite entre la nation polonaise et le gouvernement qui a reçu ou qui du moins a assumé sur lui le droit de lui faire du bien, *minister Dei in bonum*; entre le représentant du schisme oriental, successeur de Photius et de Pierre le Grand, et le représentant de la sainte Eglise catholique, successeur de Pierre le batelier.

A qui doit rester la dernière victoire?

Au moment de l'histoire où nous sommes, il semble que l'issue n'est pas douteuse. La Pologne politique n'existe plus! La Pologne religieuse est à moitié morte! Je ne vois plus qu'un cadavre à la dissection duquel on s'exerce à loisir avec un sang-froid qui s'explique assez par l'absence complète de toute contradiction, sauf la contradiction muette du droit et de la justice! On pousse la sécurité de la victoire jusqu'à l'ironie envers le Pontife vaincu;

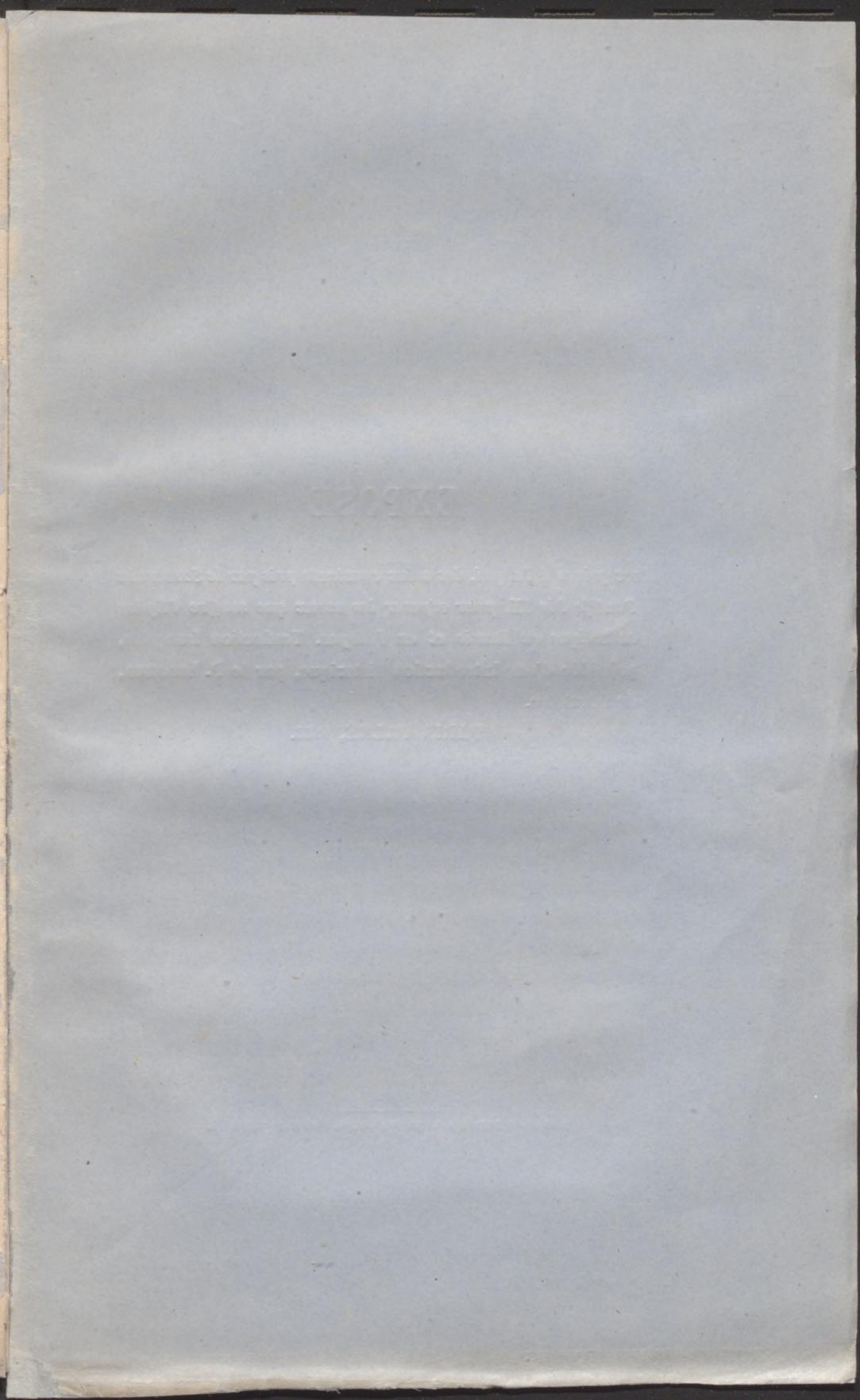
on s'est ri de ses avertissements et de ses prières; on a été, dans les feuilles officielles, jusqu'à mettre en doute la solidité de la raison qui préside aux destinées de l'Eglise universelle. Ah! mes frères, sera-ce le dernier mot de la Providence? Pour moi, je ne puis le croire.

A l'heure où je parle, une nation voisine, elle aussi gouvernée par des princes séparés de l'Eglise, elle aussi, pendant des siècles, enivrée du sang des martyrs, elle aussi sourde longtemps et aux prières et aux menaces des Pontifes romains, l'Angleterre enfin, dans un magnifique élan de justice et de réparation, vient d'inaugurer, à la face du monde, un acte qui sera le plus glorieux de son histoire en ce siècle : librement, spontanément, vaincue par la force de la justice et du droit, elle se prépare à rendre à la catholique Irlande les droits sacrés que l'intolérance protestante lui avait ravis par une iniquité séculaire. O peuple moscovite! ô grande nation qui croyez tant à votre propre gloire, qui aspirez à un si grand avenir, et je vous loue de cette ambition, vous souhaitant moi-même une gloire mille fois plus grande que celle que vous rêvez, choisissez-vous l'heure même où vous recevez un si grand exemple pour consommer à la face du ciel et de la terre, au xix^e siècle, à l'égard de la Pologne, un crime dont commence à rougir, jusque dans le plus ignorant de ses fils, la protestante Angleterre? Ah! que Dieu dans sa clémence, Dieu qu'implorent pour vous, à la voix de Pie IX, tous ceux que vous persécutez, que Dieu vous épargne un semblable triomphe!

Vous avez essayé jusqu'ici de toutes les politiques contre la malheureuse Pologne : politique de la force, politique de la ruse, politique de la terreur et de la corruption : aujourd'hui vous en êtes à la politique de l'anéantissement; il n'y en a qu'une seule devant laquelle vous ayez toujours reculé, c'est celle de la justice. Essayez enfin de celle-là ! ou sinon prenez garde de voir se tourner contre vous les honteux succès du jour présent. Je crois aux prières de Pie IX pour vous sauver, si vous entrez dans la voie qu'il vous trace; mais je crois aussi à sa malédiction pour attirer sur vous tout le poids des vengeances célestes. Vous ne craignez plus rien des puissances de la terre. Ne croyez pas cependant que tout est fini: tremblez devant la prière méprisée du Pontife, tremblez devant les larmes des opprimés, devant le sang des martyrs. La politique de la terre n'a plus pour vous aucune menace; craignez cependant les coups d'Etat de la politique du ciel!



N^o. 2067/57



174642

Biblioteka Główna UMK



300020867400

EXPOSÉ

Avec pièces à l'appui, des soins constants pris par le Souverain Pontife Pie IX, pour réparer les maux que souffre l'Eglise catholique en Russie et en Pologne. Traduction française, précédée d'une Introduction historique, par le P. LESCOEUR, de l'Oratoire.

PARIS, PALMÉ, 1868.